

que sa tante.

L'arrivée de Pascal

muri, soit qu'elle eût à une influence occulte, ne devait pas laisser longtemps à ce jeune avocat dans l'incertitude.

Une semaine ne s'était pas encore écoulée depuis son arrivée à Lausanne qu'elle déclara, un matin, moitié riant, moitié sérieuse, qu'elle avait à l'entretenir de son avenir et le pria de l'accompagner dans le parc.

Il lui offrit son bras, un peu troublé de la façon dont elle le réclamait, et se demandant avec quelque inquiétude si cette femme septuagénaire, bizarre et froide, n'allait pas introduire dans sa vie quelque fantaisie insolite ou dangereuse.

Mme Forster choisit dans le parc une place ombragée à l'abri d'un kiosque, d'où la vue s'étendait sur le lac pour se perdre aux flancs des glaciers.

On ne sentait guère l'affection dans la manière dont elle regardait Pascal tout au fond des yeux, mais plutôt une préoccupation secrète.

— Mon cher neveu, dit-elle du ton sec qui lui était habituel, vous avez dû vous demander parfois pourquoi j'ai tant tardé à me souvenir de la famille de votre oncle.

Cette façon d'établir que, lui, Pascal, ne faisait pas partie de sa propre famille, à elle, ne sembla pas d'un bon augure au jeune homme.

Il répondit en fort bons termes que les rapports des deux frères Forster ayant toujours été assez froids, il n'y avait rien de surprenant à voir la veuve de l'un d'eux suivre la même ligne de conduite.

— Je vous avouerai, reprit-elle, que très déçagée par mon mariage, il ne me vint jamais à l'esprit, pendant de très longues années, qu'il me fût permis de trouver en France ou en Suisse, en dehors de mon mari, la moindre sympathie ni la plus légère affection. Sa famille, qui n'existait guère pour lui, n'existait pas du tout pour moi. Quand il mourut, sa générosité m'apprit qu'il m'avait préférée aux siens, sans me donner le désir de les connaître davantage.

— En vérité, ma tante, dit Pascal avec un sourire, si publié que je fusse, je ne croyais pas l'avoir été d'une façon aussi radicale.

— Oh ! mon Dieu ! c'était ainsi, répondit péniblement la vieille dame. Il a fallu que miss Barbara m'ouvrit les yeux.

— Ah ! c'est à miss Barbara que je dois...

— Positivement. Je me consumais dans des regrets sans trêve, hélas !

Ici, Mme Forster leva les yeux vers le ciel clair, en poussant un soupir qui mourut, rebelle, sur ses lèvres parcheminées.

— ... Quand cette jeune fille, qui possède toutes les qualités d'une âme accomplie, entreprit de me rattacher à quelque chose, de me créer une affection nouvelle, je me souviens lui avoir dit alors que la sienne me suffirait ; mais elle prouva que cela ne pouvait pas être, consciencieusement parlant ; que j'avais deux neveux, jeunes, intelligents, dont le bonheur devait être mon ouvrage ; qu'ils formeraient l'entourage, la protection de mes dernières années ; qu'ils se marieraient près de moi, auraient de beaux enfants rieurs pour me distraire, et rempliraient de joie, d'entrain, de vie, la solitude de Corsier. Que pensez-vous, mon neveu, du raisonnement de miss Barbara ?

— Qu'il est plein d'une logique saisissante, et bien rare chez une jeune fille.

— N'est-ce pas ? Je finis par me rendre, et j'écrivis à Laurent comme à vous de venir me visiter.

— Ah ! Laurent aussi ? ne put-elle se défendre de dire à Pascal, en apprenant que son cousin avait reçu la même invitation.

— Je ne vous cacherais pas que je vous vis avec plaisir arriver le premier à mon appel. Votre caractère et votre profession me plaisaient davantage que la sauvagerie chronique de Laurent Forster et son incapacité notoire, puisqu'il a dû renoncer à diriger la verrerie paternelle.

— Je l'ignorais. Quoi ! Laurent n'est plus le maître de la Verrerie ?

— Miss Barbara s'en était informée. Je vous ai dit déjà que c'est une fille précieuse.

Pascal s'inclina, plus convaincu de cette assertion que sa tante ne le supposait.

— Laurent, souffrant, m'a-t-il écrit, viendra sous peu. Je le jugerai, s'il y a lieu.

— Et vous le jugerez avec votre droiture, ma tante : il a des qualités positives.

— Je n'ai pas besoin de vous expliquer, vous le devinez du reste, que je n'ai pas arrêté un seul instant ma pensée sur ma nièce, Sabine Forster, la riche et satisfaite épouse de M. Honoré Tanguin.

Une rougeur rapide courut sur les traits expressifs de M. de Guerras en entendant ce nom, si longtemps adoré et toujours cher, prononcé d'une voix ironique.

— Bref, mon cher Pascal, j'ai résolu de peupler ma solitude et de rapporter tout naturellement aux héritiers de mon regretté mari.

Nouveau regard aigu vers le ciel, mais pas de tentative de soupir.

— ... les biens que je dois à sa générosité, en y ajoutant, suivant le cas, les miens propres.

Pascal fit un mouvement brusque. Bien que cette conclusion lui apparut très clairement depuis quelques minutes, il répugnait à sa délicatesse de se voir promettre une fortune en ces termes peu voilés.

— Ma tante, dit-il simplement, j'aurais préféré que vous n'eussiez parlé que du respect qui vous est dû et de l'amitié que nous sollicitons de vous.

— Bah ! fit-elle, les femmes de mon pays sont positives, et j'aime les chemins tracés droits. Votre personne m'est sympathique, votre nom est noble, bien porté, déjà connu. Je puis être fière de m'appuyer dans ma vieillesse sur votre bras, Pascal de Guerras.

— Ma tante, vous me traitez avec une distinction qui me touche plus encore qu'elle ne me rend confus. Songez toutefois que l'épreuve est encore incomplète, tant que mon cousin...

— Ah ! l'interrompit-elle vivement, à quoi bien tenter une épreuve plus longue qui ne nous donnerait pas les mêmes résultats ? Donnez-moi sans regrets quelques années de votre jeunesse. Devenez-ici quelque chose comme le fils de la maison, comme le maître par anticipation du Corsier et de ses dépendances. Je vous marierai et j'aimerai vos enfants, s'ils ne se rebouquent pas trop de mes manies de vieille femme. Cela me sourit depuis que je vous connais, cette idée-là. Vous sentez bien que je n'ai pas en, depuis quelques jours, le temps de m'attacher à vous. Je vous le dirais, mon neveu, que vous n'en croiriez pas un mot et vous auriez bien raison. Mais enfin, je suis très disposée à le faire, et c'est plus que je m'attendais d'un cœur de soixante-dix ans.

Pendant ce petit discours fort peu sentimental et positif, comme elle le disait, Pascal avait senti passer dans son esprit mille pensées confuses et troublantes.

On lui demandait sa liberté, mais dans quel pays superbe et dans quelles conditions faciles ! On lui offrait une fortune, en ne demandant que des respects affectueux en échange. On le transformait en maître du Corsier, et cette femme étrange voulait devenir, suivant son expression, quelque chose comme une mère pour lui, qui n'avait jamais connu la tiénette.

L'effarement, la reconnaissance, l'attendrissement se partageaient si bien le cœur de M. Guerras, qu'il ne put que bégayer d'une voix émue une formule de gratitude où l'on distinguait le nom de Laurent Forster.

— Ah ! dit la vieille dame en riant, vous pensez encore à votre cousin : c'est du bon cœur. Nous aviserons à ne pas priver ce garçon-là, que je ne tiens plus du tout à connaître, du bénéfice de votre recommandation. Soyez tranquille, nous lui assurerons les moyens de vivre honorablement.

Pascal protesta qu'il eût préféré voir Laurent admis, comme lui, chez sa tante, avant qu'aucune décision ne fût prise à l'égard de l'un d'eux.

Mme Forster lui ferma la bouche en déclarant qu'elle avait en assez de mal à prendre une résolution pour n'y pas revenir quand elle était déjà formulée.